Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

10 | 2013

Conte et croyance

Claire Gallien, *L'Orient anglais : connaissances et fictions au XVIII^e siècle*

Oxford, Voltaire Foundation (SVEC), 245 p., 2011

Jean-François Perrin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/877>

DOI : 10.4000/feeries.877

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2013

Pagination : 286-296

ISBN : 978-2-84310-253-0

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Jean-François Perrin, « Claire Gallien, *L'Orient anglais : connaissances et fictions au XVIII^e siècle* », *Féeries*

[En ligne], 10 | 2013, mis en ligne le 20 mars 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/877> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.877>

Reste que R. Robert offre ici aux chercheurs un état très documenté de la double question des intentions et des sources d'une œuvre qui compte parmi les plus déroutantes du corpus orientalisant par ses ambivalences et ses ambiguïtés tonales. Cette édition servira donc aussi bien aux études cazotiennes, encore trop souvent cantonnées au fameux *Diable amoureux*, qu'aux travaux de plus en plus nombreux sur le conte oriental.

Emmanuelle Sempère

L'Orient anglais : Connaissances et fictions au XVIII^e siècle, Claire Gallien, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC), 245 p., 2011.

Les études littéraires « orientalistes » contemporaines ont été vigoureusement interpellées, avec d'autres champs disciplinaires, par les thèses d'Edward Saïd dénonçant l'image inauthentique et mystificatrice des cultures et des réalités orientales diffusée par la culture occidentale selon une approche en dernière instance colonialiste de son objet². Après qu'il a fallu reconnaître dans bien des domaines la pertinence du réquisitoire, certains travaux récents reprennent le sujet à partir de champs disciplinaires précis, en interrogeant les présupposés d'E. Saïd par un examen circonstancié de la réalité des textes et des époques qu'il analyse³. C'est le cas de Claire Gallien dans le présent ouvrage, consacré à l'étude des liens entre la littérature « pseudo orientale » ainsi qu'elle la désigne, et les travaux savants sur l'Orient au XVIII^e siècle, en Angleterre. Son enquête déborde donc très en amont de celle d'E. Saïd dont le point de départ est l'expédition d'Égypte française de 1798. Sa thèse centrale est d'établir la réciprocité d'influence de l'orientalisme savant et de la littérature de cette époque, et de détruire, ce faisant, une certaine idée du rapport d'objectivité qui mettrait la vérité de l'objet du côté de la science et sa mystification du côté des fictions. Ce faisant, elle revendique (très salutairement selon moi) la nécessité d'une approche contextualisante et historicisée des textes : « le propre de mon étude est en effet d'offrir une interprétation des rapports entre Europe et Orient spécifique au

2. E. Saïd, *Orientalism* (1978), *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2003.

3. Voir notamment S. Moussa, « Edward Saïd à l'épreuve des voyageurs français en Orient au XIX^e siècle », dans *KulturPoetik*, vol. 6, n° 1, 2006, p. 96-102 ; G. Bridet, S. Moussa, Ch. Petr (dir.), *L'Usage de l'Inde dans les littératures française et européenne (XVIII^e-XX^e siècles)*, *Les Cahiers de la SIELEC*, n° 4, Paris/Pondichéry, Éd. Kailash, 2005. Voir également le site du « Séminaire Orientalismes » (D. Combes, D. Lançon, S. Moussa, M. Murat), <<http://www.orientalismes.net/>>.

dix-huitième siècle et non d'appliquer sans les contextualiser ou sans les réfuter les principes d'opposition binaire et d'hégémonie mis en place par Edward Saïd dans *Orientalism* » (p. 17).

L'interaction qu'elle s'attachera à établir entre l'Orient de la raison savante et celui de l'imagination est présentée en cinq chapitres fort documentés, quoique inégaux, m'a-t-il semblé, en efficacité démonstrative. Le premier présente la trajectoire chronologique de la mode orientalisante en Angleterre parallèlement aux transformations de la culture savante, depuis la traduction de Galland jusqu'à la fin du siècle ; je passe rapidement sur ses premières pages dont la matière nous est familière puisqu'il s'agit de l'orientalisme érudit français, de d'Herbelot à Pétis de la Croix. Les lecteurs de *Féeries* savent bien les liens étroits qui unissent ici la raison (et la curiosité) érudite à l'invention du conte oriental par Antoine Galland et son premier imitateur⁴ ; ils savent aussi que dans le registre de la seconde main savante (pour ainsi parler), les contes orientaux de Gueullette sont inconcevables sans la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, la littérature viatique du xvii^e siècle et la technique de la note informative⁵. Nous savons aussi, grâce à Sylvette Larzul notamment⁶, que les traductions de Galland visent plus l'acclimatation de la matière aux normes d'époque françaises que la fidélité littérale, selon un projet didactique souhaité aussi utile qu'agréable. C. Gallien revient ensuite sur le rapide et durable succès de Galland et de Pétis en Angleterre, via les premières traductions réalisées à Grub Street (1705-1709), les parutions en volumes (ou en livrets) se doublant de publications en feuilleton dans plusieurs magazines littéraires, sans compter les contes orientaux qu'y publient Addison ou Samuel Johnson. Elle montre en outre qu'à la différence de la Librairie française, le marché du livre en Angleterre est en cours de libéralisation dès la fin du xvii^e siècle, d'où une sorte de *boom* commercial dont profite la mode orientale littéraire, en même temps qu'elle fait l'objet d'un souci de moralisation qui contraste avec la coloration libertine du genre en France, à partir du *Tanzai et Néadarné* (1734) de Crébillon et les imitations qu'il suscite. Au titre de la portée didactique de cette mode, elle signale également l'intérêt des recueils d'estampes, notamment celui de Le Hay (*Recueil de cent estampes représentant*

4. Voir *Féeries* n° 2 (2004-2005) : « Le Conte oriental ». Disponible sur : <<http://feeries.revues.org/index58.html>>.

5. Voir mon étude : « Du conte oriental comme encyclopédie narrative : dépôts de savoir et matière de fiction dans les contes de Gueullette », *Féeries* n° 6 (2009), p. 189-221. Disponible sur : <<http://feeries.revues.org/index101.html>>.

6. S. Larzul, *Les Traductions françaises des Mille et une nuits : étude des versions Galland, Trébutien et Mardrus*, Paris, L'Harmattan, 1996.

différentes nations du Levant, 1714), gravé d'après les tableaux de J.-B. Van Mour qui connaît bien son sujet pour avoir séjourné deux ans à Istantbul. Les portraits sont classés et commentés (par Ferriol, ambassadeur du roi) de façon à ce que le lecteur comprenne aisément la structure de la société ottomane, telle que l'expriment costumes et attitudes. Les commentaires mêlent le renseignement solide avec l'anecdote ou le bon mot, signalant un registre virtuel de « double lecture » (divertissante et/ou déductive) dont elle pense qu'il est au principe de l'approche ambivalente dont l'Orient fait l'objet dans les pratiques culturelles de l'époque.

Le second chapitre est consacré à l'approche savante de l'Orient en Angleterre : il fait contraster le déclin relatif de la science académique avec le dynamisme d'autres pratiques de savoir : la littérature viatique, l'historiographie et les chercheurs de terrain. Concernant l'orientalisme universitaire anglais, on apprend que l'essentiel du travail documentaire concernant les langues sémitiques a été accompli au XVII^e siècle (ce qui peut se vérifier dans les catalogues des bibliothèques académiques où les deux tiers des fonds sont constitués à cette époque) : cela s'explique par l'enjeu théologique que revêtait alors la connaissance de ces langues ; une fois l'essentiel traduit (en latin puis en anglais), l'intérêt public faiblit pour ces matières. C'est en revanche l'essor du colonialisme anglais vers l'Extrême-Orient qui redonne vigueur à ces études dans le dernier quart du siècle, où le persan, l'hindoustani, le bengali et le sanscrit priment désormais sur l'arabe et l'hébreu et où l'université voit à nouveau paraître de grandes figures comme Sir Williams Jones.

Concernant la littérature viatique, dont on sait la diversité, et la grande qualité quelquefois, chez les voyageurs au Levant du XVII^e ou du premier XVIII^e siècle français, on découvre qu'elle s'articule en Angleterre à une sorte de *Discours de la méthode* promu par Bacon dès 1625, dans le chapitre « *Of trauaile* » de ses *Essays* : connaissance de la langue, tuteur accompagnateur, rencontres choisies, rédaction de notes selon un programme en 23 points (!), prolongation des rencontres par une correspondance suivie, etc. Baptist Goodhall (*The Tryal of trawell*, 1630), James Howell (*Instructions for forreine travel*, 1642), Robert Boyle (pour le voyage érudit proprement dit) suivront et renchériront ; il y eut sans doute bien des écarts aux conseils de ces manuels du voyage (trop) raisonnés, mais C. Gallien pense qu'ils indiquent tout de même une tendance de fond chez les voyageurs du siècle suivant : une quête de vérité et d'authenticité ainsi qu'un souci de l'expérience concrète des peuples et des mœurs qu'elle pointe par exemple chez Aaron Hill (*A Full and just account of the present state of the Ottoman Empire*, 1709), selon une problématique culturelle caractéristique de l'empirisme

philosophique anglais de cette époque. La disposition thématique de la table des matières fournit une entrée raisonnée redoublée par l'annotation marginale au fil des chapitres, tandis que le récit mêle l'anecdote agréable ou curieuse à l'information ou à la réflexion (c'est d'ailleurs aussi le cas dans les éditions contemporaines des voyages de Chardin ou de Thévenot, ce n'est donc pas une spécificité anglaise : C. Gallien ne l'ignore pas puisque Daniel Roche la guide en ce voyage⁷).

Ce qui semble en revanche spécifique par comparaison au cas français, c'est l'ampleur de cette littérature de voyage anglaise du XVIII^e siècle et sa qualité, en contrepoint de l'essor de la littérature orientalisante à la même époque ; là où les Français lisent surtout (outre les relations des missionnaires) les relations anciennes rassemblées dans *L'Histoire générale des voyages* (XV vol., 1746-1759) de l'abbé Prévost (d'ailleurs en partie traduite de celle de Green qui donne donc accès au corpus anglais du premier XVIII^e siècle⁸), les Anglais accèdent à une littérature viatique proprement moderne, parfois érudite, et soucieuse d'une vulgarisation sérieuse : ainsi de l'orientaliste Richard Pococke (*Description of the East*, 1743-1745) ou des voyages de Charles Thompson (1774) auxquels l'éditeur a joint des notices émanant d'autres relations, y compris celles de Thévenot et Tournefort, pour compléter l'information du lecteur. Et puis évidemment, il y a ce best-seller que fut la publication des lettres de Lady Mary Wortley Montagu (*Turkish embassy letters*, 1763) à propos de son séjour à Istanbul en 1716-1718 : très bien documentée sur son sujet, elle a le privilège, comme épouse d'un ambassadeur, d'accéder réellement aux lieux et aux contacts auxquels ses prédécesseurs masculins devaient se contenter de rêver, et rectifie ainsi bien des légendes concernant les mœurs du sérail, en même temps qu'elle introduit un autre style de rapport (quasi inverse de la norme courante selon la lecture qu'en donne C. Gallien) dans le jeu spéculaire de l'identité avec l'altérité.

Cette vaste production viatique étend son aire de la Turquie au Moyen-Orient — avec un élargissement progressif vers l'Inde et l'Extrême-Orient, bien avant les premières synthèses savantes d'envergure sur ce sujet au dernier tiers du XVIII^e siècle ; sa production quadruple en Angleterre et double à l'échelle européenne par rapport au siècle précédent, ce qui traduit une explosion de la demande. C. Gallien étend ensuite son argument,

7. D. Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.

8. J. Green et alii, *A New General Collection of Voyages and Travels*, Londres, Astley, 1745-1747, 4 vol. in-4°. Les tomes I-VII de la collection Prévost en sont adaptés.

en montrant que les universitaires écrivent désormais l'historiographie en anglais et non plus en latin et que, parallèlement, des savants authentiques émergent loin des milieux académiques ; c'est ainsi la traduction du Coran par un notaire arabisant, Georges Sale, qu'on retrouve souvent dans les bibliothèques de prêt, et c'est un collecteur d'impôts pour la Compagnie des Indes orientales, John Holwell, qui publie un best-seller européen sur le sous-continent indien que recommande Voltaire : *Interesting historical events, relative to the provinces of Bengal, and the empire of Indostan* (1765-1771).

Enfin, un « orientalisme hors les murs » se fait jour à partir de 1770, qui est le fait d'hommes en poste au service de la Compagnie des Indes et qui consacrent leurs loisirs à apprendre les langues, rechercher des manuscrits et des commentateurs autorisés, et se livrer à des observations sur toutes sortes de sujets : leurs ouvrages sont quelquefois imprimés directement en Angleterre ou réimprimés à partir d'une première édition à Calcutta ; on les réédite parfois en format de poche et on les retrouve dans les bibliothèques privées et les autres, y compris les bibliothèques universitaires. Ainsi, note C. Gallien, « les fondateurs de la Société asiatique (1784), exception faite de Sir William Jones (son président) ne sont pas, à l'origine, des orientalistes, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas été formés aux études orientales à l'université et qu'ils ne parlent pas les langues indiennes à leur arrivée à Calcutta » (p. 70). Désormais, la production orientaliste « savante » s'intègre à la production littéraire générale, où elle est classée par les catalogues dans les rubriques « récits de voyages », « histoire & géographie », « littérature », etc. Les orientalistes sont devenus des auteurs.

C'était la moitié de ce qu'il fallait démontrer. Le chapitre trois est donc dévolu à poursuivre l'argument, en passant de l'autre côté du miroir pour étudier l'usage plus ou moins explicite que les écrivains et publicistes font de l'érudition orientaliste selon les genres, le paratexte (et notamment l'annotation) et l'époque : c'est-à-dire ce qui, de cette érudition, se transmet d'effets de connaissance authentiques dans les fictions orientalisantes. Ce n'est pas une mince affaire ! puisque si les savants s'inscrivent dans une recherche de vérité explicite, même si nous y voyons aujourd'hui bonne part de fiction, la fiction authentique, quant à elle, se sait menteuse par essence, quitte à se faire passer pour la vérité même. On n'a pas attendu Borgès pour le savoir...

Partant du constat de tropes factices avérés dans l'Orient littéraire, C. Gallien rappelle la récurrence de ces préjugés, soit dans le registre sombre (celui du despotisme oriental avec son cortège de vices), soit dans le registre idéal (comme *locus amoenus* des Modernes), soit dans l'accaparement

idéologique (sous prétexte de philosophie ou de prédication morale). Il s'agit là de l'Orient « de pacotille » de la fiction occidentale qui est à juste titre l'une des cibles d'E. Saïd. Cependant, C. Gallien entend ici soutenir sa thèse, en montrant que la production orientalisante anglaise de l'époque ne saurait se réduire à ce fatras. Par exemple, une tragédie de 1720, *The Siege of Damascus*, donne lieu à la publication, la même année, de gloses complémentaires : un lexique et un court traité historique sur le sujet. Le fait vaut d'être remarqué ; on se dit cependant qu'il faut être un spectateur singulièrement passionné du Vrai (ou un amateur très spécialisé) pour s'aviser de lire les gloses savantes après le spectacle. Mais pourquoi non, après tout ? Cependant, il y faudrait d'autres exemples du même ordre, à la même époque, que nous n'aurons pas. L'argument prend en effet un autre tour en se déplaçant vers le dernier quart du siècle : une assez longue analyse est ainsi consacrée à la représentation littéraire du sacrifice par le feu des veuves hindoues, en admettant que cette pratique (la *sati*) est suffisamment documentée par la littérature de voyage, voire par l'érudition, pour que son intégration à des fictions dramatiques s'accompagne, chez le spectateur ou le lecteur, d'un regard virtuellement éduqué. Une analyse comparée des publications savantes sur le sujet avec une pastorale anglaise centrée sur la *sati* (*Bedukah*, 1776), attesterait qu'« il suffit au lecteur de découdre la trame de cette pastorale indienne pour percevoir les traces de la culture savante qui la sous-tendent » (p. 93) ; j'avoue n'avoir pas été entièrement convaincu : que des approches différentes, voire antagoniques coexistent à la même époque entre l'opinion de la foule et celle des savants, c'est l'évidence ; mais que la communication passe spontanément de la seconde vers la première, c'est sans doute une autre affaire. Quoi qu'il en soit, c'est le pari de C. Gallien que de considérer cette co-présence effectivement attestée, comme génératrice virtuelle d'un « double regard » ; s'il paraît difficile de vérifier en quelle(s) clé(s) elle est interprétée par le public, l'assimilation plus ou moins approfondie du corpus « savant » est une réalité chez beaucoup d'écrivains, à l'exemple de Johnson, qui traduit les dissertations de Lobos sur l'Abyssinie avant d'en transposer la matière dans son roman *Rasselas*. Le chapitre se termine dans la même veine méthodologique, par l'analyse d'un roman de la toute fin du siècle : *Translation of the letters of a Hindoo rajah* (1796), d'Elizabeth Hamilton. On suit volontiers la longue et précise démonstration qui s'ensuit, quoique l'auteur(e) de ce roman semble s'être un peu trop évertuée à faire savoir son savoir orientaliste dans tous les sens... On objectera seulement que l'époque de composition de ce roman semble celle du *revival* des études orientalistes anglaises ; ce qu'il nous faudrait donc pour être convaincus, c'est bien une analyse diachronique, à l'échelle

de l'ensemble du siècle, de l'évolution de ce rapport examiné à travers un nombre suffisant d'œuvres : peut-être dans un prochain essai ?

Le chapitre quatre revient aux pratiques savantes touchant le texte original, sa recherche, son invention, sa traduction. Acheminement des textes, sélections, réagencements, adaptations, transformations, etc., le corpus littéraire des savants n'est pas le corpus « original » : il est construit, voire supplémenté en fonction d'un ensemble de paramètres examinés avec une grande acuité — confortant d'ailleurs à mon sens certains aspects de la thèse d'E. Saïd. S'inscrivant dans la lignée de Hayden White et de Michel de Certeau⁹, C. Gallien n'est pas loin de renvoyer au rang de « mythe » (p. 103) le souci d'objectivité du chercheur : ainsi, depuis la collecte et le transfert des manuscrits jusqu'à leur traduction, en passant par la sélection des textes publiables, c'est la production d'un *effet* de scientificité et d'objectivité ou encore d'authenticité qui est analysée — autrement dit d'un objet *ad hoc*, tandis que le texte en langue d'origine, dans sa réalité unique, demeure une fontaine scellée. C'est une vraie question. La démonstration s'appuie, pour le transfert des manuscrits, sur une analyse du catalogue de la Bodleian Library, qui montre que toute collecte est une sélection selon les langues, les genres... et les possibilités matérielles du transfert, autant que selon les préjugés ou les besoins d'une époque et de sa culture dominante. Ainsi le turc est-il privilégié pour l'histoire, le persan pour la poésie, et l'arabe pour la théologie, la médecine, les mathématiques et la grammaire — mais fort peu pour la littérature.

Ensuite, le travail de la traduction modifie le statut même du manuscrit, la « pièce unique » s'effaçant au profit d'une collection de versions où gît en filigrane l'hypothétique version authentique perdue qu'on va s'attacher à reconstituer. C'est ainsi le « savoir savant » européen qui accrédi tera la valeur des manuscrits, même si c'est au rebours de l'idée que s'en font les lettrés orientaux, et même s'il faut pour cela démembrer et reconstituer l'objet selon ce que la science en conjecture. En outre, C. Gallien montre, à la suite de D. Roche, « la transformation voulue et médiatisée des textes originaux » (p. 112) à travers la pratique du « spécimen » qui élit tel genre (le génie lyrique par exemple), tel auteur (Hafez par exemple), ou tel texte, comme représentatifs d'un corpus entier. Cela d'autant que les savants publient d'abord en revues, ce qui induit la nécessité d'une « parcellisation du champ littéraire » doublée d'une pratique du *montage*. Le titre de la revue

9. H. White, *The Content of the Form: Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1987 ; M. de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

de Francis Gladwin est à cet égard éloquent : *Asiatic miscellany, consisting of original productions, fugitives pieces, translations, imitations and extracts from various publications* (revue publiée à partir de 1786) ; l'histoire de la traduction des *Mille et une Nuits* ou du *Panchatantra* illustrerait aussi bien cette pratique du démembrement-(re)montage. Parallèlement, l'élection d'un genre suppose l'effacement d'un autre, par exemple, celui de la production épique arabe qui, pour certains, n'est pas considérée comme intégrable aux codes européens de l'épopée, comme c'est le cas dans l'anthologie de Joseph Carlyle : *Specimens of Arabian poetry* (1796) — on verra plus loin qu'il n'en va pas de même pour les épopées persanes. Plus globalement, C. Gallien observe ici que le principe de l'anthologie étant la justification de la partie par le tout et réciproquement, il suit que « l'Orient doit être démonté et remonté — déréalisé en quelque sorte — pour pouvoir être appréhendé et déchiffré », par l'Occident savant (p. 117). Voilà de quoi conforter encore la thèse d'E. Saïd.

En revanche, la démonstration de C. Gallien concernant les problèmes de la traduction tend à nuancer fortement la thèse d'un arraisonnement sans conscience critique. On la suit volontiers lorsqu'elle écrit qu'au XVIII^e siècle, « les savants réfléchissent [...] aux moyens d'accorder adaptation et fidélité, et conçoivent une adaptation qui respecte l'altérité ou inversement une fidélité qui ne conduit pas à l'incompréhensible » (p. 123). Elle distingue trois modèles à cet égard : englobement, enchâssement, déploiement, dont la technicité exclut d'en développer la teneur dans ce compte-rendu. Ce qu'on retient, c'est que les traductions savantes sont des formations de compromis : les exemples donnés semblent montrer que les versions « littérales » ont tant de mal à passer qu'il faut une « double traduction » (littérale, puis arrangée) pour satisfaire le lecteur, à moins qu'on n'en compense l'hermétisme par un appareil de notes. Cependant, « ces agrafes appliquées par le savant restent le signe d'une intégration encore non aboutie » (p. 129), note C. Gallien — et sans doute est-ce inévitable : comme l'interprétation des textes, la traduction est vouée à la retraduction au fil de l'histoire des langues, ainsi que W. Benjamin l'indiquait dans son essai sur « La tâche du traducteur » dont ce chapitre suit l'enseignement. Pour autant, C. Gallien conclut qu'en dépit de toutes ces difficultés, on peut parler de « l'évolution de la pratique de la traduction au dix-huitième siècle vers plus de respect pour la cohésion et la cohérence interne du texte source » (p. 134). Dont acte.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à l'impact du corpus oriental en version savante et/ou en version « pseudo orientale » sur la langue et le canon littéraire anglais : c'est le paradigme même de cette littérature

qui paraît avoir été transformé par l'intégration de la matière d'Orient, envisagée cette fois depuis le sanscrit. Le mythe de l'origine orientale de l'art du récit (qui remonte au *Traité de l'origine des romans* de l'évêque Huet, 1670 — traduit en anglais dès 1672) est à l'œuvre en Angleterre aussi bien qu'en France et se retrouve encore à la fin du siècle dans le traité de la romancière Clara Reeve : *The Progress of romance* (1785), quoique avec un déplacement de l'origine vers la Grèce, que les Orientaux auraient imitée. Cependant, la floraison de publications de l'Asiatic Society et le travail personnel de William Jones dans les trente dernières années du siècle, installent les Orientaux, particulièrement les Persans, comme les maîtres du lyrisme (William Ouseley, *Persian Miscellanies*, 1795).

La lyrique persane en effet, dans son énergie quasi dionysiaque parfois, dans ses courts-circuits logiques et son imagerie somptueuse, rencontre la vogue du sublime en littérature et dans tous les arts, ce qui autorise également une réévaluation de l'épopée, notamment le *Shahnameh* (le Livre des Rois) de Ferdowsî (x^e siècle), qui est parfois placé sur un pied d'égalité avec Homère. Ainsi l'antériorité dans l'art n'est-elle plus discutée aux Orientaux, d'autant que le développement des études touchant la culture de l'Inde tend à constituer celle-ci en origine de toute origine (on constatera le même mouvement dans l'approche de l'histoire des *Fables de Pilpay*, alias le *Panchatantra*, chez James Fraser, dès 1742, dans son catalogue de manuscrits orientaux). Charles Wilkins traduit des fragments du *Mahabharata*, puis l'intégralité de la *Bhagavad-Gita*, et republie le tout augmenté d'autres fragments dans *The Story of Dooshwanta and Sakoontala* (1795). Sur ce fond, l'orientalisme savant anglais tend à constituer une histoire littéraire universelle dont il se considère responsable de la conservation, à charge pour la langue et la littérature d'actualiser ce patrimoine. Ce mouvement et cette injonction trouvent relais, à la même époque, dans les travaux de Sir William Jones sur les familles de langues, d'où émerge une généalogie reliant l'anglais au sanscrit. Cette thèse permet de penser la possibilité d'une filiation littéraire autorisant la langue — et le vers anglais en particulier — à s'ouvrir à une « *imitatio orientalis* » (p. 149). Ainsi, écrit C. Gallien, « la mise en parallèle des auteurs grecs, orientaux et anglais devient un topos de la critique orientaliste » (p. 150). On voit alors le poète persan Hafez (xiv^e siècle) devenir un modèle à imiter après la traduction par Jones, en 1771 de son fameux *Chant*, qui figurera dès lors dans les meilleures anthologies poétiques. La poésie d'Orient, l'hébreu biblique compris, est appelée à régénérer une langue en attente de sublime et d'éloquence passionnée : je me demande ici dans quelle mesure joue peut-être aussi, à côté de Burke (1757), la méditation rousseauiste sur l'énergie originelle propre aux langues

d'Orient, leur figurativité, et l'équivalent qu'il tente d'en produire dans ses propres écrits, quasi tous traduits en Angleterre.

Le chapitre se poursuit par une analyse des enjeux du *Vathek* de Beckford (1786) — certainement le grand texte (d'ailleurs composé en français), à l'appui de la thèse qui nous occupe, laquelle ne prétend pas épuiser la portée de « ces cent et quelques pages dont plus d'une [écrivait Mallarmé dans sa préface de 1865], outre la préoccupation double de parler avec esprit et sur tout à bon escient, révèle chez qui l'écrit un besoin de se satisfaire l'imagination d'objets rares ou grandioses¹⁰ ». S'ensuit l'étude d'un roman épistolaire de Phebe Gibbes : *Hartly House, Calcutta* (1789) liant les motifs de la séduction sentimentale et de la transmigration des âmes — ce dernier motif, interprété comme “savant¹¹”, confirmant la thèse centrale de C. Gallien sur la réciprocité d'influence de la fiction et de l'érudition orientalistes en Angleterre. La conclusion de ce chapitre est qu'une imprégnation orientale structure désormais la littérature anglaise et son canon, ce qui, selon elle, invalide toute problématique de l'Orient dans les Lettres anglaises du XVIII^e « en termes d'authenticité ou d'inauthenticité » (p. 171), et jette les bases d'une meilleure compréhension de la production littéraire romantique. Au fond, une esthétique de l'hybridation (re)créatrice entre les langues et les cultures est ainsi préférée à la thèse de colonisation mystificatrice et aliénante de l'Orient par l'Occident : partie d'une approche classiquement contextualisante de la littérature anglaise du XVIII^e siècle, C. Gallien débouche sur une lecture actualisante.

Au terme de ce compte-rendu, l'auteur de ces lignes croit bien mesurer, depuis son travail sur les sources savantes des contes orientaux de Gueullette et la poétique du montage qui en découle, la portée de la thèse de C. Gallien

10. S. Mallarmé, Préface à « Vathek », dans Mondor-Aubry (éd.), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1945, p. 549.

11. C. Gallien revient plusieurs fois (p. 34, 85, 164) sur un numéro du *Spectator* associant un court extrait de la démonstration lockienne concernant le fondement mémoriel de l'identité (*Essay*, liv. II, chap. 27, §14) à la traduction d'un conte des *Mille et un jours* (« Histoire de Fadlallah ») qui reprend un scénario de vol de corps princier par transfert de conscience qui circule en Europe depuis (au moins) le *Voyage des trois fils du roi de Serendib* (1584) jusqu'au *Roi-cerf* (1762) de Carlo Gozzi. En réalité, avant la fin du siècle, les Lumières savantes connaissent mal les attendus religieux et philosophiques authentiques du transfert du principe conscient dans l'hindouisme et le bouddhisme. C'est sa version pythagoricienne transmise par Diogène Laërce (moquée par Lucien dans son dialogue *Le Coq*), ou son avatar platonicien, qui supplée cette lacune, y compris chez Locke quand il y fait référence par fiction, à propos de sa théorie de l'identité. En revanche, certains missionnaires s'informent directement à la source et sont capables de présenter correctement la question : voir en particulier, au début du XVIII^e siècle, une immense lettre sur la doctrine de la métempsycose envoyée d'Inde par le père Boucher à l'évêque Huet, dans I. et J.-L. Vissière (éd.), *Lettres édifiantes et curieuses des jésuites de l'Inde au dix-huitième siècle*, PU de Saint Étienne, 2000, p. 170-196.

sur la dimension intertextuelle des rapports entre érudition orientaliste et fiction orientalisante à cette époque : l'excellente réception anglaise de Gueullette jusqu'à l'anthologie de Weber, *Tales of the East* (1812), le confirmerait s'il en était besoin¹². La question pendante reste néanmoins celle de *l'interprétation* de ce rapport (ou de cette interaction) : si j'ai bien vu, en la lisant, l'impossibilité de maintenir sans nuances ni révisions la thèse d'Edward Saïd quand on la confronte aux recherches et publications effectives des orientalistes savants anglais du XVIII^e siècle, il reste qu'à la fin du siècle l'Angleterre s'est muée en puissance coloniale de premier plan — particulièrement en Inde : la réévaluation actualisante de sa mission civilisatrice opérée parallèlement par ses meilleurs orientalistes ne relève sans doute pas exactement, *mutatis mutandis*, du fameux *Graecia capta ferum uictorem cepit*¹³ ; la sincérité et la qualité de cette réévaluation rêvée ne sont pas en cause, mais on ne saurait jauger une époque selon les seuls critères que celle-ci se donne. Enfin, tout en reconnaissant la puissance heuristique de la thèse générale de l'ouvrage, je reste en doute sur les enjeux de l'assimilation des travaux savants par la littérature « pseudo orientale » de cette époque et son public moyen : une marqueterie d'annotations, d'adaptations, de transpositions, de quasi plagats parfois, qu'elle s'affiche avantageusement, se masque habilement ou se prend éventuellement à son propre jeu, n'indique pas, en elle-même, une approche critique du préjugé. Pour que celle-ci apparaisse, il y faut une esthétique critique cohérente, c'est-à-dire, me semble-t-il, une stratégie ironique délibérée, comme chez Antoine Hamilton par exemple, dont l'écriture parodique émane du regard distancié que lui procurent sa double acculturation et ses sympathies libertines¹⁴, ou encore chez Montesquieu pour des raisons qu'on sait.

À ces réserves près, il faut redire l'utilité de cette enquête très documentée sur les rapports réciproques de la littérature dite orientalisante avec le « savoir savant » dans le XVIII^e siècle anglais, et le profit qu'on en tire pour mieux aborder ce qui s'est parallèlement cherché, dans ce domaine, de notre côté de la Manche.

Jean-François Perrin

12. Voir l'introduction à T.-S. Gueullette, *Contes*, vol. 1, Paris, H. Champion, « BGF » n° 9, 2010, p. 44.

13. Horace, *Epist.* II, 1, 156.

14. Voir mon introduction à ses contes dans *Hamilton et autres conteurs*, Paris, H. Champion, « BGF » n° 16, 2008, p. 37-132.